

Comment ma Peugeot 107 rouge a failli devenir une oeuvre d'art

Je crois que je n'ai jamais été aussi heureux de voir ma voiture abîmée. La semaine dernière, je suis rentré de Strasbourg à 2h du matin, après avoir passé la soirée avec ma copine. Fatigué, un peu inconscient, je me suis endormi quelques secondes au volant. Résultat : un trottoir, un choc, un pneu crevé. Le lendemain, ma Peugeot 107 rouge m'attendait fièrement sur trois roues, et moi, j'attendais bêtement mon père (déjà partie au boulot) pour m'aider à la changer. Me contraignant malheureusement à louper le cours de philosophie du lundi matin avec m. Deshayes !
mon prof de philo...

Et aujourd'hui, au musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, je me retrouve face à Giulietta, cette Alfa Romeo rouge elle aussi, exposée comme une reine déchue. Et je me dis que, quelques centimètres de plus, quelques secondes de sommeil en moins, ça aurait pu être moi, ou ma 107, là, en pleine lumière, posée sur un socle en bois clair. Sauf que dans mon cas, personne ne parlerait d'art.



Bertrand Lavier, c'est pas le genre d'artiste à faire de jolis croquis. Depuis les années 70, il joue avec la frontière entre l'art et la vie quotidienne. Il transforme tout ce qu'on croyait banal en objet à contempler. Il appelle ça de l'art, et il a raison — parce qu'il nous fait regarder autrement. Avec Giulietta, Lavier récupère une Alfa Romeo GTV accidentée et la pose dans un musée sans y toucher. Elle est décrite comme un "ready-destroyed", une sculpture née de l'accident. Et là, il ne s'agit plus seulement d'une épave : c'est une mise en scène du drame. Rouge vif. Carrosserie broyée. Pare-chocs comme une mâchoire disloquée. Et pourtant, elle est là, belle dans sa douleur, digne dans son effondrement.

Alors pourquoi exposer une carcasse?

Cette voiture raconte tout ce qu'on préfère éviter : l'accident, la brutalité, la perte de contrôle. Elle ne fait pas semblant, elle n'essaie pas de choquer non plus. Elle constate, simplement. Elle me renvoie à ma propre fatigue, à mon propre corps dans une voiture lancée à 90 sur une route de nuit, aux illusions de maîtrise qu'on a tous. Et je trouve ça d'autant plus fort qu'elle ne raconte pas une histoire précise. Elle laisse place à la mienne. À celle de n'importe qui. Lavier dit qu'il pense au film *Le Mépris*, de Jean-Luc Godard, en créant Giulietta. Un film lent, beau, froid. Une histoire d'amour qui s'effondre, et une Alfa Romeo qui termine sa course dans un ravin. Ce moment, Godard le filme comme un adieu au cinéma, à l'amour, à la narration classique. Et cette œuvre, c'est peut-être ça aussi : un adieu. Un objet qui s'est tu, mais qui parle encore, par sa présence.



Parce que c'est une façon de dire : voilà ce qu'on est tous, parfois. Cabossés, ralentis, tordus, fatigués. Parce que c'est une critique en silence des fantasmes de vitesse, de luxe, de puissance. Parce que ça casse le mythe de la voiture de sport, de la virilité motorisée. Parce que ça permet de voir autrement — et c'est exactement ce que l'art devrait faire. Et aussi, peut-être, parce que ça me rassure de savoir que même une Alfa Romeo détruite peut avoir sa place dans un musée. Alors ma 107 rouge, même avec un pneu crevé, mérite peut-être un peu de poésie aussi.

Signature ? + DNMADe 17